

La Jonque victorieuse

Alfred Droin



Editions
Lettres du Mékong Poésie

La Jonque victorieuse

Alfred Droin

La Jonque victorieuse

Poésie

Editions
Lettres du Mékong

A Charles Guérin.

I

Mes flancs étaient trop vieux pour résister au vent,
Et les yeux de dragons qui sculptaient mon avant
Avaient été rongés par le temps et la lame :
Les rameurs ont un jour abandonné mon bord
Et depuis je balance, en cet arroyo mort,
Ma coque où ne vit plus que l'ombre de mon Ame.
A la berge, un filin m'attache : je suis là,
Sous le rutillement du jour, ou sous l'éclat
Métallique des cieux blanchis par les étoiles
Rien de vivant, sur moi, que le vol des oiseaux!
Et j'éternise, sur le silence des eaux,
Fantomatiquement, le geste de mes voiles.
Par les mois irrités de pluie et de soleil,

Les mois des rêves lourds et d'opaque sommeil,
Par le cruel été, sonore de cigales,
J'amuse mes ennuis à voir plonger, tout droit,
Dans le miroir, couleur d'acier, du fleuve étroit,
Mes mâts qui font trembler leurs ombres inégales.
Mais après les longs jours de flamme et de ciel blanc,
Parmi les soirs emplis d'un or pulvéralent,
Quand le monde ébloui nage en sa propre extase,
Et que mon pont de teck ruisselle de splendeur,
Ressuscitant soudain mon héroïque ardeur,
Le Passé mort s'éploie au couchant qui s'embrase.

II

J'ai vu la mer ! J'ai vu son visage changeant
Bleuir avec l'aurore, ou se teinter d'argent.
J'ai vu sa robe verte et sa frange d'écume!
J'ai dansé sur sa houle et dormi dans ses plis,
Eprise de tangage, et folle de roulis,
Légère à l'onde ainsi qu'à la brise une plume.
Mon étrave joyeuse, avide d'horizons,
Suscitait autour d'elle un cercle de frissons.
Et la mer m'entourait de son rire innombrable !
Puis vers la plage, après la pêche, quand mes flancs
Rapportaient le monceau des poissons opulents,
Je m'allongeais au bord de son grand lit de sable !
Elle savait mêler la force à la douceur !
Sa voix se mourait dans un silence berceur !
Et son étreinte était comme un velours fluide.
L'univers rajeuni chantait dans ses bras bleus,
Et moi, moi je régnaï sur ses gouffres houleurs,

Défiant l'infini de mon aile intrépide.
J'ai vu la mer, j'ai vu ses flots phosphorescents
Illuminer la nuit de prodiges croissants ;
L'abîme flamboyait de somptueuses fêtes :
Les vagues balançaient de magiques flambeaux,
Des lunes, des soleils s'allumaient sous les eaux,
Et mon sillage était tout peuplé de comètes !

III

J'ai vu le Fleuve aussi, car les hommes, souvent,
Fatigués de danser sur un gouffre mouvant,
Vers la Terre tournaient leur désir et ma proue !
J'ai vu le fleuve et j'ai triomphé de son cours,
Tandis que sous mes flancs, des flots rouges et lourds
Vertigineusement roulaient comme une roue !
Au long des quais j'ai vu les sampans, bord à bord,
Arrondir, au soleil, leurs dos d'alligator !
De l'odeur des cités je me suis assouvie !
Et toujours mes rameurs me poussaient en avant,
Vers les plaines qu'emplit un tumulte vivant !
De tous mes avirons j'ai ramé vers la vie!
Sans m'arrêter en vu se faire la moisson
Des riz qui suspendaient de l'or sur l'horizon :
J'allais toujours plus loin, vers des splendeurs nouvelles !
Mais tant d'élan m'enivrait que mes mâts,
Dans l'azur tentateur s'ouvrant comme des bras,
Paraissaient récolter d'invisibles javelles !
Le Fleuve m'a portée au fond de l'Inconnu,
Et là sa source vierge a fait, sur mon bois nu,
Chanter son clair cristal et couler son mystère !

Or si l'oeil du dragon à proue est éteint,
Qu'importe !
Ma carène est lourde de butin :
J'ai vu la Mer, le Fleuve et le Ciel et la Terre.

Composé en France par les éditions Lettres du Mékong
août 2011

La Jonque victorieuse

“ J'ai vu la mer ! J'ai vu son visage changeant
Bleuir avec l'aurore, ou se teinter d'argent.
J'ai vu sa robe verte et sa frange d'écume!
J'ai dansé sur sa houle et dormi dans ses plis,
Eprise de tangage, et folle de roulis,
Légère à l'onde ainsi qu'à la brise une plume.
Mon étrave joyeuse, avide d'horizons,
Suscitait autour d'elle un cercle de frissons.
Et la mer m'entourait de son rire innombrable !.”